

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 141. — Mars 1898

MISSIONS ÉTRANGÈRES

VICARIAT DE LA SASKATCHEWAN.

LETTRE DU R. P. BONNALD AU DIRECTEUR DES ANNALES.

Pelican Narrows, 23 novembre 1897.

Révérend et cher Père,

Je viens, comme d'habitude, vous faire le récit de nos travaux à la Mission Sainte-Gertrude du lac Pélican et dans ses deux succursales, Mission du Sacré-Cœur sur Churchill et l'Assomption sur Nelson.

A vrai dire, il n'y a rien de bien extraordinaire et qui soit digne de l'attention des lecteurs de nos annales. Mes confrères du vicariat sur d'autres champs apostoliques pourraient nous édifier davantage en nous racontant avec beaucoup d'intérêt leurs œuvres de zèle. Sans doute il suffit pour eux que le bon Dieu les voit, mais je ne dois pas être le seul à regretter que leur silence et

leur trop grande modestie nous privent de beaucoup d'édification.

Notre T. R. P. Supérieur général, dans une lettre récente, a bien voulu m'exprimer un désir, je l'accueille comme un ordre. Voici donc bien simplement ce que je trouve de plus saillant dans mes souvenirs, depuis novembre 1896.

Disons tout de suite que l'année courante a été une année de faveurs et de bénédictions pour la Mission à cause de la visite pastorale, et une année de souvenirs et d'anniversaires pour l'humble missionnaire : en mai, je célébrais mes vingt-cinq ans de sacerdoce et en septembre, ma cinquantième année d'âge ; en ces précieuses dates le *quid retribuam* et aussi le *parce* me sont venus au cœur et sur les lèvres.

Je vous dirai, dans ce rapport, nos œuvres depuis novembre jusqu'au printemps, ensuite la visite pastorale, enfin nos visites de l'été aux lointains néophytes de Churchill et de Nelson.

L'an dernier, à pareille époque, nous étions trois prêtres Oblats ensemble. Cette fois, me voici tout seul. Le R. P. Maisonneuve a reçu une autre obédience, et le R. P. Simonis, Xavier, se trouve en ce moment au milieu de nos chrétiens éloignés. Je garde la mission, mais ma solitude n'est pas absolue ; elle est même réjouie par la présence de deux petits garçons de mon orphelin défunt. Ce pauvre homme, qui me sauva deux fois la vie en voyage, a bien mérité que je prenne soin des enfants qu'il m'a laissés en garde. Leurs petits ou grands défauts exercent ma patience, j'avouerai cependant que l'innocence et l'amabilité de l'âge me désarment souvent.

Le R. P. Maisonneuve, qui était encore des nôtres l'an passé, se fit le pêcheur de la Mission et prit un millier

de poissons à chiens. Le R. P. SIMONIN, comme un véritable petit moine, restait la moitié du temps dans sa cellule, occupé à la syntaxe si difficile des verbes cris. J'allais tous les jours chez lui l'aider à cette étude. Par ailleurs, je ne donnais guère l'exemple pour l'ouvrage. Quelquefois, en compagnie de l'un des orphelins, j'allais au fond des baies ou sur les lacs voisins y tendre des pièges à fourrures, et non sans succès.

Après la pêche en canot du P. MAISONNEUVE, on fit la pêche sous la glace. Le P. SIMONIN participa à ce travail ingénieux, intéressant et bien profitable. Il s'habitua ainsi aux premiers froids de nos pays.

Mes deux chers compagnons nous apportaient du beau poisson pour notre table, tandis que j'apportais, avec du bois, les lièvres et les perdrix de ma chasse.

Le cher P. MAISONNEUVE ne désirait rien tant que d'atteler des chiens et de conduire un traîneau. J'en achetai un. Il fallait voir avec quelle adresse et quelle ardeur il menait, le fouet à la main, ces coursiers du Nord, en charriant le bois de chauffage, en allant à la visite des filets, et dans les voyages, chez les malades ou ailleurs.

Le P. MAISONNEUVE, après l'exercice du ministère, nous préparait un appartement nouveau.

Un peu avant Noël, je quittai mes confrères et allai célébrer les fêtes à Pakitawagan. J'avais deux traîneaux pour le voyage ; un jeune homme qui allait en visite se joignit à nous et servit de guide à nos chiens. La première nuit se passa dans une hutte en bois, chez deux bons chrétiens. Absents à notre arrivée, ils entrèrent un peu après nous, avec une charge de viande de caribou, fruit de leur chasse. Le missionnaire fut bien servi et ses compagnons firent bombance. Pour être plus à leur aise, ils allèrent festoyer dans une loge extérieure. De la hutte où j'étais avec mes hôtes nous enten-

dions parler et rire à cœur joie. Nos pauvres gens n'ont pas besoin de la bouteille pour être loquaces, un bon repas leur suffit. La saison était rigoureuse, le froid très vif; mais campés dans cette forêt et dans cette petite cabane au pied de hauts sapins, nous passâmes une bonne nuit avec ces bons Indiens heureux d'héberger le prêtre. Après le souper, une petite instruction et confession de ceux qui ne devaient pas aller à la Mission pour Noël. Après la prière en commun, chacun prit son sommeil par terre, sur un tapis de branches de sapin. Le lendemain matin, après avoir roulé mes couvertures, je dressai mon autel portatif au coin de la hutte et je célébrai la sainte messe à laquelle trois personnes furent heureuses de communier. Le soir de ce jour, nous nous trouvions à 60 milles plus loin, encore chez un bon chrétien, dont je baptisai le nouveau-né. Pour nourriture, on nous servit de l'esturgeon ; il y avait en réserve un grand nombre de ces énormes poissons, lesquels, dans le fleuve Churchill, ne pèsent pas moins de 50 à 100 livres et plus chacun.

Le lendemain, avec de nouveaux compagnons qui allaient à la messe de minuit, nous campions au bord d'une baie et cette fois sous la voûte des cieux. Le temps est clair, et aussi très froid. Notre réglementaire n'a pas besoin de me demander l'heure ; il n'a qu'à regarder au firmament la position de la Grande Ourse. Pour arriver de bonne heure à Pakitawagan, on part dans la nuit. Quel silence dans ces étroits sentiers du bois et sur ces plaines de glace et de neige ! On n'entend que le grincement des raquettes, les grelots des chiens, les coups de fouet et les cris douloureux des pauvres bêtes. Devant ou derrière vous, vous apercevez parfois un feu de quelques instants ; c'est simplement un des hommes qui allume sa pipe. Si le vent du nord fait rage,

vous êtes à plaindre en dehors du bois. Heureusement nous y entrons, puis, en retombant sur un lac, nous sommes en face de la Mission.

Voyez-vous ces gens attroupés sur la côte entre les maisons du village indien ? Ce sont les catholiques les plus éloignés du pays qui sont déjà arrivés de la veille ; d'autres arrivent dans la journée. Les deux derniers sont deux protestants, et ils viennent du fort Nelson même.

Ce ne sont point seulement nos ancêtres et les chrétiens des vieux pays d'Europe qui aiment à célébrer Noël ; nos jeunes générations indiennes en ce pays, dans le bassin nord de la baie d'Hudson, aiment aussi particulièrement cette belle messe de minuit, avec ces cantiques joyeux en l'honneur de la naissance du divin Sauveur des hommes.

Les protestants ayant entendu parler de la beauté de cette fête de nuit dans la religion catholique, désiraient depuis longtemps y assister.

Témoins de l'empressement et de la ferveur avec lesquels leurs compatriotes catholiques s'approchent du saint Tribunal et de l'Eucharistie, émerveillés de notre chapelle illuminée, de notre autel orné de fleurs, du radieux enfant Jésus souriant au sein des lumières ; touchés des chants de toutes les voix qui célèbrent la naissance de Jésus, ces pauvres frères séparés me disaient après la messe de minuit :

« Nous n'avons jamais rien vu de si beau ni de si touchant. Qu'elle est belle votre religion !... *Vous êtes plus près du bon Dieu que nous*... » Ces pauvres gens auraient voulu emmener le prêtre catholique dans leur pays... Mais on n'est plus jeune pour parcourir ces distances en pareille saison.

De leur côté, le R. P. Maisonneuve et le P. Simonin

avaient célébré Noël avec les chrétiens, l'un, de la rivière Caribou, et l'autre, du haut Churchill.

Le R. P. Charlebois, du fort Cumberland, vint nous surprendre et nous réjouir le jour de l'an 1897; il voulut bien prêcher à nos gens. A la veille de partir, il me demanda la faveur d'emmener pour quelque temps le jeune P. Simonin. Comment lui refuser à lui si bon et si serviable pour les autres. Dans sa récente visite aux catholiques du Grand-Rapide, les protestants qui étaient venus l'entendre lui avaient demandé la faveur d'un plus long séjour, afin de mieux comprendre les vérités saintes qu'il leur prêchait, et c'est dans la perspective de ce séjour projeté que le cher Père demandait le P. Simonin pour garder la Mission pendant son absence.

Toutefois le jeune Père ne devait partir que plus tard. En janvier, un métis anglais protestant vient me chercher pour les besoins spirituels de la population de la rivière Caribou. Le missionnaire est hébergé et soigné par ce métis et sa femme, tous deux protestants, mais qui ont donné leur nombreuse famille à l'Eglise catholique.

Pendant trois jours, les soixante catholiques de l'endroit occupèrent tout mon temps; chacun s'approcha des sacrements et beaucoup, quoique pauvres, voulurent donner quelque chose pour la Mission. J'aurais voulu aller voir les Oblats de la Mission des Dénés; il n'y avait que le lac à traverser, mais un lac de 200 milles et il nous fut impossible de pousser plus loin le voyage : les hommes et les chiens n'étaient pas en état d'entreprendre cette traversée. Au retour, nous campons deux fois, chez des familles qui ont ainsi le bonheur de se confesser et de communier.

Le froid est intense, mais grâce aux fourrures, qu'on a d'ailleurs à bon marché dans le pays, et que je me

suis permis de me procurer pour mes confrères comme pour moi, on ne dirait pas qu'il y a autour de nous une atmosphère de 40 à 50 degrés de froid.

Peu de temps après notre retour, le R. P. Ancel nous arriva du lac Caribou avec deux traineaux et deux hommes, en route pour Prince-Albert ; c'est pour les finances de sa Mission que ce bon Père doit prendre tant de peine, parcourir, le plus souvent à pied, une distance de 2 000 kilomètres aller et retour. On s'habitue à la misère, c'est vrai ; mais il n'en est pas moins vrai qu'on la sent, cette misère, par la fatigue et par le froid et par l'insipide nourriture. Honneur à ce bon P. Ancel, qui se dévoue ainsi au plus grand bien de la Mission où l'obéissance l'a placé.

A son tour, le P. Maisonneuve se préparait à un grand voyage, il devait se rendre lui aussi à Prince-Albert, mais par un autre chemin. Le but principal de son excursion était la visite des pauvres catholiques du lac La Ronge, mais, se trouvant déjà là à proximité de notre Evêque, il devait aller le voir. J'engageai les meilleurs hommes et je prêtai mes meilleurs chiens.

Après le départ de ce cher Père, je dus faire à sa place tant bien que mal une partie de son ouvrage. Il y avait longtemps que je ne m'étais plus occupé de pêche.

Me voici donc redevenu pêcheur, *vado piscari*, pour nourrir nos orphelins, mais c'est sous la glace et au cœur de l'hiver. Il y a trois trous à faire pour deux filets : un grand au milieu et deux moindres aux deux extrémités.

C'est au bassin du milieu que se joignent les filets et c'est par là qu'on les met à l'eau et qu'on les visite. En ce moment la glace a une épaisseur de 4 à 6 pieds ; aussi vous pouvez croire que, malgré le grand froid qu'il fait, on s'échauffe en brisant cette épaisseur, en la hachant

pour ainsi dire petit à petit, avec un ciseau emmanché à une perche.

Pour la visite des filets, on la fait à l'abri de quelques mètres de toile que soutiennent, du côté du vent, des bâtons fichés dans la glace en circonférence autour du bassin. Imaginez-vous si l'on a l'onglée par une pareille température !

On se gèle véritablement les doigts, et pour parer à cet inconvénient inévitable, il faut plonger plusieurs fois les mains dans l'eau de glace encore moins froide que l'air extérieur. Si le poisson est entortillé et enchevêtré dans les mailles, c'est alors le plus difficile : il faut souffler dans les doigts et se battre les flancs.

Le petit Antoine, qui me suit à la visite des filets, grelotte à l'abri du vent et, incapable de m'aider, me regarde faire... Il pourra seulement aller tirer le cordeau quand je devrai remettre mes filets dans l'eau.

On peut même, à la rigueur, se passer de ce service, un seul homme peut tout faire. Viennent les mois d'avril et de mai ; quand le soleil du printemps a fait fondre les neiges et qu'il n'y a plus que la glace vive sur nos lacs, la visite des filets est alors une véritable récréation. Vous attelez vos chiens sur une voiture sans roue plus haute que les traîneaux d'hiver et, monté là-dessus avec les enfants de la Mission vous n'avez qu'à dire : « Marche ! » et vous êtes emporté à grande vitesse. Les chiens s'arrêtent à point, près du bassin. Le poisson est abondant à cette époque.

On a tant de poissons pour la table en ce pays qu'on finit par s'en dégoûter. Aussi quelle bonne aubaine quand, un jour de l'hiver passé, un voyageur du lac Caribou, de passage ici, vint me remettre un sac de la part d'un ami, du pays des rennes. Si je ne craignais de scandaliser nos jeunes novices ou scolastiques à qui l'on

prêche la mortification, je leur dirais que, sans plus tarder, j'ouvris mon sac à vivres en me réjouissant de voir langues, graisse et pémikan.

Nous étions en caserne et j'attendais le retour du P. Maisonneuve quand, un jour, des voyageurs arrivèrent. C'étaient bien ceux que j'attendais, mais pas de Père... Mgr Pascal, qui venait d'arriver chez lui d'un long voyage en Canada, en avait amené une vingtaine de familles et, voyant arriver le P. Maisonneuve, il avait décidé de le garder pour la colonie. C'est ainsi que nous sommes privés de ce précieux secours. Il nous a si bien servis ici que je ne dois pas être jaloux si d'autres Missions peuvent avoir recours à son dévouement.

A la même époque, un de nos voisins se noya dans le bassin de sa pêche. Cet homme tranquille et de bonnes mœurs n'était pas un fervent. Heureusement pour lui, depuis le commencement du carême, il avait montré un empressement inaccoutumé pour sa visite quotidienne au Saint Sacrement et l'assistance au chemin de croix. Nous aimons à croire qu'il a puisé là des pensées salutaires et des sentiments de contrition qui ont pu le sauver sans la confession. Après Pâques, nos gens désertèrent le village pour aller à la chasse aux ours, et nos paroissiennes s'occupèrent de la confection du sirop de bouleau.

S'il plait à vos lecteurs de savoir comment se fait cette mélasse, je leur dirai qu'après le dégel des bouleaux, après surtout le dégel des racines, la sève, si longtemps arrêtée par le froid, monte avec une telle abondance qu'en faisant une entaille au tronc de l'arbre et en soulevant un peu comme une languette d'écorce à la place de l'entaille, cette sève coule par là continuellement pendant deux ou trois semaines. Les femmes indiennes s'en vont dans les bois de bouleaux et font

des entailles à de nombreux arbres, mettant au pied un vase en écorce; si vous allez dans cette sorte de chantier, vous voyez des centaines de ces ustensiles au pied des arbres et remplis de l'eau de bouleau.

Plusieurs fois par jour, on visite les récipients et on les verse dans d'autres; le tout est ensuite mis dans de grandes chaudières qui bouillent continuellement. L'eau qui s'évapore est toujours remplacée par une nouvelle quantité d'eau sucrée de bouleau et il reste à la fin une mesure d'un liquide jaune et sucré : c'est le sirop de bouleau. On en est très friand dans le pays, on en assaisonne le poisson ou le pain quand on en a. Ailleurs, plus loin dans le Sud, ce n'est pas avec le bouleau, mais avec l'érable qu'on fait du sirop et même du sucre solide.

Quand la glace fut près d'être mauvaise, j'envoyai deux hommes au fort Cumberland pour y chercher le P. Simonin. A cette époque voisine de la débâcle, il faut aux voyageurs le canot et le traîneau sans chiens. Sur les lacs encore solides, ils s'attellent au traîneau chargé de leurs vivres, des couvertures et du canot. En arrivant aux rivières, on démanche le traîneau et c'est le canot qui le remplace jusqu'au prochain lac... Mais en gagnant le Sud, il devint difficile, même dangereux, pour mes hommes de marcher sur la glace des lacs... Ils arrivèrent enfin au fort Cumberland, où le P. Simonin fut, dit-on, enchanté de les voir et de penser qu'il allait revoir son lac Pélican.

Le voyage fut très difficile pour le retour ; impossible de marcher sur les lacs et, d'un autre côté, les glaces, tantôt solides, tantôt flottantes, barraient le passage au canot ; cela les obligea à faire des portages longs et difficiles dans le bois. Enfin nous fûmes heureux de nous revoir tous et j'appris de mon cher jeune compagnon

que le R. P. Charlebois avait reçu neuf abjurations au Grand-Rapide.

Voici maintenant la débâcle et, partant, l'ouverture de la navigation. La visite pastorale qui doit avoir lieu cet été occasionne une rude corvée pour le missionnaire ; il faudra faire deux fois la visite à la Mission du fort Nelson, c'est-à-dire parcourir en canot 2000 kilomètres. Pourquoi double visite ? Parce que la visite pastorale va trop retarder notre visite de l'été au fort Nelson où il n'y a pas de prêtre résident, et où nos catholiques ont besoin de voir leur missionnaire, pour résister ainsi aux sollicitations du ministre de l'erreur. D'autres catholiques riverains de la baie d'Hudson n'arriveront qu'à la fin de juillet à leur fort, et il faudra bien aussi que leur missionnaire, revenu de sa première visite, y retourne après avoir vu son évêque.

Pour ma première visite, je pars le 24 mai avec un seul canot. Le lendemain, sur la hauteur des terres, entre ma Mission et le fleuve Churchill, je célébrai par la pensée seulement mes vingt-cinq ans de sacerdoce. Mes meilleurs souvenirs aux RR. PP. Monginoux et Baudry, au sud de l'Afrique, au R. P. Pitoye, en Espagne, au R. P. d'Alton, en Angleterre ; au R. P. Brétault, au Texas ; au R. P. Michel, à Prince-Albert, au R. P. Trouchet, à Ceylan, au R. P. Madden, au ciel. J'ai nommé mes chers compagnons d'ordination.

Le lendemain, en descendant le courant, nous rencontrions toute une flottille de canots qui remontaient le fleuve. Il faut faire halte pour les saluer et leur parler un peu à tous. Ils ont de l'huile d'esturgeon, mais pas de farine ; on leur en fournit un peu et ils font des crêpes à l'huile. On nous avertit que le lac Canard, sur notre route ordinaire, est encore occupé par les glaces ; force nous est de suivre le fleuve que mes compagnons ne

connaissent pas très bien Ces nombreuses îles, ces larges et profondes baies à droite et à gauche, ces détroits de-ci, de-là, quel labyrinthe! On s'égare que que temps, mais les gens du pays, à l'œil exercé reconnaissent bientôt la direction du fleuve.

C'était, le lendemain, fête de l'Ascension, je célébrai en tente. Ce jour-là, nous aperçûmes un gros caribou traversant le fleuve à la nage, on voulut gagner de vitesse avec lui pour le tuer, mais il débarqua avant nous et la balle ne l'atteignit point.

On se repose deux jours à Pakitawagan Puis on continue le voyage... En bas d'un grand rapide, on trouve une bonne famille qui nous fournit gratis des vivres en esturgeon pour le reste du voyage Après quatre jours de navigation, tantôt sur des lacs tantôt sur des rivières pleines de rapides, nous arrivons au fort Nelson. Grand trouble pour le ministre qui me regarde comme un loup ravisseur.

Des protestants métis ou indiens, étrangers au pays, y arrivaient en même temps que nous pour leur commerce, et, n'ayant jamais vu de prêtre ni d'église catholique, ils vinrent tous au sermon du soir. Après l'exercice, ces étrangers me touchèrent la main et l'un d'eux me fit toutes sortes de questions dont quelques-unes dénotaient l'ignorance de ces pauvres protestants.

Le ministre, à qui ces derniers firent part de leurs bonnes impressions, sentit sa jalousie redoubler d'ardeur Pris d'un saint zèle, il prêcha, le dimanche, à ses ouailles sur l'idolâtrie des catholiques Le prêtre en tête est coupable d'idolâtrie et, son idole, il la porte ostensiblement sur sa poitrine, la croix de l'Oblat. Les protestants du pays qui ont des enfants catholiques aiment beaucoup à voir au cou de leurs enfants une croix ou une médaille. Le ministre, superbement indigné, se saisit de ces objets

de piété, les tourne en ridicule et allait les jeter au feu, lorsque le père de ces enfants l'arrête et l'insulte même. C'est lui qui vient le soir me dire les paroles du ministre contre les images, les croix, les statues. J'appelai chez moi tous ceux qui se trouvaient en ce moment autour de la Mission, protestants et catholiques, et ouvrant la grosse Bible anglaise, je leur lus le texte où Dieu commande à Moïse de faire exécuter deux statues d'anges pour les côtés du tabernacle Du choc jaillit la lumière ; c'est ainsi qu'à l'occasion des attaques du ministre, la vérité pure apparaît à ces pauvres gens.

En quittant le fort Nelson, cette fois, et les quelques catholiques déjà arrivés, je leur dis d'annoncer à tous leurs compatriotes qu'après le passage du Grand Priant, au lac Pélican, un missionnaire viendrait probablement résider au milieu d'eux

Je vous fais grâce des détails du retour, il me souvient seulement d'un retour offensif de l'hiver qui nous fit bien souffrir dans un portage, sur un marais, où il nous fallut patauger dans l'eau de glace. En arrivant près de Pakitawagan, nous trouvons, sur une île du fleuve, toute la population du pays réunie, attendant le passage de leur missionnaire Après le dîner, qui fut servi abondamment par l'un d'eux, nous partîmes tous ensemble pour la chapelle, canots devant, canots en arrière, canots de tous les côtés, et nous au milieu, on navigue en cadence, remontant le fleuve et chantant des cantiques ; c'était toute ma chrétienté en procession sur les ondes.

Il y eut trois jours de halte à Pakitawagan pour les exercices spirituels de ces nombreux chrétiens. Il fallait cependant nous hâter afin de pouvoir aller rencontrer Mgr Pascal au fort Cumberland.

Sans nous attarder au lac Pélican, allons au-devant de notre premier pasteur.

Voici trois canots en route pour le fort Cumberland Le vent enfle nos voiles et il devient si fort qu'il menace de nous faire plonger de l'avant dans les vagues Mais tout va bien sur les lacs et sur les rivières; pas d'accidents dans les rapides. On arrive en face de la Mission au fort Cumberland. Monseigneur venait d'y arriver; nous le reconnaissons debout sur le rivage prêt à nous recevoir à bras ouverts, il nous donne sa bénédiction. Tous les chrétiens du pays sont là aussi. La présence de l'évêque catholique attire toute la population autour de la Mission Le R P Charlebois racontera la visite pastorale de sa Mission. A mon tour, je suis heureux d'emmener Sa Grandeur au lac Pélican.

J'ai cédé à Sa Grandeur mon meilleur canot; des deux autres, l'un est pour moi et le troisième est chargé des provisions pour notre Mission Quel honneur et quel plaisir, pour un pauvre missionnaire de ces immenses déserts, de pouvoir voyager pendant quelques jours en compagnie du Vicaire apostolique! On se parle de canot à canot, on se conte des nouvelles, on chante. Quand on va à terre pour les repas, Monseigneur, assez confortablement fourni en cuisine de voyage, comble de ses largesses le missionnaire et ses gens. Un soir, nous avions à traverser une immense baie du grand lac Cumberland, une distance d'au moins trois heures à parcourir à force d'avirons. C'est un passage dangereux pour les canots, car il n'y a pas d'îles. Le temps était calme, pas de nuage précurseur du vent. On prend le grand large avec toujours du courage et de la gaieté. Mais voici, du côté du nord, un petit nuage cornu.

Mauvais signe, nos guides qui s'y connaissent nous l'ont fait remarquer. « Il va venter tôt ou tard ce soir, disent-ils; courage, ramez fort! » C'était sérieux, car il faut périr inévitablement, sans un miracle, si le gros vent

se lève. Voyant notre guide fort anxieux, je dis à Monseigneur : « Nos gens semblent avoir peur, il y a du danger. » Les canots filaient toujours, le petit nuage grandissait à mesure qu'il montait. Voici le lac qui commence à s'agiter. On ne se parle guère, préoccupés tous de la situation ; Monseigneur égrenait son chapelet, moi aussi. « Si le vent n'augmente pas avant une heure, nous sommes sauvés, dit le guide. » Après des dizaines et des dizaines, je chante en cris le beau cantique à l'ange gardien tant aimé de nos chrétiens. Je commence pour recommencer encore, et déjà la terre n'est point éloignée.

Nous débarquâmes au crépuscule, et tandis que Monseigneur se couchait sans souper, je me réjouissais avec nos gens de notre heureuse traversée.

Deux jours après, nous étions arrêtés par le vent sur une pointe du lac Castor. Pendant que nos gens dormaient, Monseigneur, avec les belles pierres plates du rivage, élevait, au bord de l'eau, un semblant de tour de Babel ; j'étais son manœuvre. Je laissai Monseigneur pour arriver un jour d'avance et aider le P. Simonin pour la réception solennelle du pontife. La pluie et le continuel mauvais temps empêchèrent tout, et le premier pasteur, en arrivant à la Mission, fut reçu avec seulement les honneurs de la canonnade. Les protestants assemblés au fort de la Compagnie, et les nombreux catholiques à la Mission, tirèrent en son honneur quelques centaines de coups de fusil.

En débarquant, Monseigneur, quoique fatigué et transi de froid, dut bénir notre peuple et donner son anneau pastoral à baiser aux hommes et aux femmes, tous à genoux, les uns d'un côté et les autres de l'autre, entre le quai et la chapelle. Dans le nombre, parmi les femmes surtout, je vis des protestantes faire comme les catho-

liques et mouiller de leurs larmes la main du Grand Priant.

Dans la chapelle beaucoup trop petite pour la circonstance, jamais peuple ne fut si attentif à écouter les paroles qui lui étaient adressées par une autorité si haute et si pleine de majesté. Beaucoup, cependant, de nos chrétiens manquaient à l'appel, empêchés par les difficultés du voyage, les uns ou les autres par une erreur de date. Il y eut 45 confirmations, il devait y en avoir une dizaine encore un peu plus loin, comme nous le dirons. Pendant que le pontife distribuait la Sainte Eucharistie aux nouveaux et anciens communiants, j'aperçus une bonne mère de famille protestante qui pleurait à chaudes larmes au milieu de la chapelle... J'en sus la cause après. Elle pleurait de bonheur et de regret : de bonheur, parce qu'elle voyait sa fille participer pour la première fois à la table sainte ; de regret, parce que le bonheur d'être catholique elle aussi lui était encore refusé. Le soir, elle pressa fortement son mari de rejoindre leurs enfants dans la religion catholique, mais le courage lui manqua encore, et mes instantes sollicitations n'y firent rien.

Des officiers de l'honorable Compagnie de la Baie d'Hudson passèrent au lac Pélican pendant la visite pastorale. Ils ne manquèrent pas de venir saluer Monseigneur et de donner même un gage de leur générosité à son égard.

Du lac Pélican, Monseigneur se dirige vers le lac Caribou chez les Dénés, Mission que le R. P. Gasté dirige depuis plus de trente ans. A mi-chemin, il y a un village cris de 60 catholiques, je dus y accompagner Sa Grandeur pour l'interpréter. Là notre arrivée ne fut rien moins que solennelle.

Pas un coup de fusil, deux ou trois femmes descen-

dirent la côte à force de signes que je fis. La population n'arriva qu'un petit quart d'heure après.

Ici point de chapelle. Monseigneur va pontifier dans une chambre basse. Les deux filles catholiques de la maîtresse de céans protestante, aidées de leur mère, ont vite fait un semblant de chapelle ou un ciel d'autel avec quelques morceaux d'indienne rouge et bleue. Monseigneur confirme 10 personnes, je crois, et reçoit une abjuration Un jeune homme protestant se lamentait de ne pouvoir lui aussi se faire catholique Son père protestant était absent, la crainte révérencielle fut pour lui un obstacle. Avant de repartir, Monseigneur me disait . « Que pourrais-je donner à la bonne femme protestante qui nous a hébergés ? » La femme répondit : « C'est un honneur pour moi d'avoir pu recevoir le Grand Priant dans ma maison , je suis, d'ailleurs, bien largement récompensée d'avoir vu mes enfants sous sa main bénissante C'est à moi à le remercier d'un si grand bienfait. » Elle ajouta « J'ai écouté ses paroles, elles me donnent terriblement à réfléchir » Maintenant nous allons nous séparer ici avec Monseigneur. Je procurai à Sa Grandeur un canot plus large et un guide sûr pour traverser le lac Cariaou, et adieu Le soir, après le chapelet et une dernière exhortation à nos catholiques. je partis. Il fallut m'arrêter environ une heure ce soir-là pour entendre la confession de quelques malades qui pleuraient de n'avoir pu se rendre aux cérémonies pontificales Le lendemain soir, il me souvient d'un ouragan épouvantable, un vent terrible de l'ouest qui, comme un typhon, vint subitement nous surprendre sur un lac, mais une petite île se trouvait devant nous. Nous nous mîmes à trois pour tirer notre canot et le placer entre deux arbres, les seuls de cet îlot.

La violence du vent était si forte, que votre serviteur,

qui n'a que les os et la peau, en était presque soulevé ; cela ne dura que dix minutes environ. La nuit était venue, il n'y avait pas de bois dans l'île, on se coucha sans souper. Le lendemain, le vent nous força à rester la moitié du jour à la même place sur un portage Nous manquions déjà de vivres. On pêche le brochet avec l'hameçon. Mes hommes en apportent une dizaine dont quelques-uns sont vite rôtis dans la braise du foyer. Mais croyez-moi, ce n'est guère appétissant; la faim seule peut l'assaisonner.

Dans nos pauvres pays, on est quelquefois affamé, le vent, la pluie, etc., retardent la marche, les vivres s'achèvent et l'on en est réduit à l'hameçon, bien heureux si on a un fusil ou plutôt un filet. J'ai rencontré un jour un *archidiacre* de l'Église anglicane qui, arrêté dans son voyage par des vents continuels, en était réduit aux petits brochetons ; or je venais le matin même de recevoir sur mon chemin quelques bonnes pièces de viande sèche d'orignal. Je fis présent d'une douzaine de livres à ce révérend affamé Le brave homme se fondit en remerciements et me gratifia de toutes les bénédictions du patriarche Jacob. Il n'en est pas moins vrai que, ce jour-là, nous cassions notre canot dans un rapide Il ne faut pas être délicat dans le pays, on en est réduit quelquefois à manger du hibou, de l'aigle, du rat musqué et même la mousse noire qui, comme des oreilles, s'attache aux flancs des rochers. Après tout, quand on mange la grenouille en France, on peut bien manger le rat musqué dans le Nord Mais me voilà bien loin de ma narration.

Ce jour-là donc, on vécut de nos brochets. Les moustiques ne nous laissèrent pas fermer l'œil, la nuit suivante. On repartit avec le calme au point du jour, la bonne Providence nous servit des canards pour le dîner

Un peu après midi, nous débarquions à une pêcherie où les sauvages du lac Pélican boucannaient les poissons. Une heure après, en entrant dans un portage, j'y trouve étendu sur un rocher un vieillard agonisant. Dans son jeune temps, il avait voyagé ici avec le P. TACHÉ. Je lui renouvelai l'absolution et le laissai. Deux jours après, à la veille de mon départ pour une seconde visite au fort Nelson, je venais de finir le baptême d'un nouveau-né quand un canot approcha du rivage de la Mission ; c'était le corps du vieillard.

Le lendemain, le P. SIMONIN et votre serviteur partaient en canot pour un voyage de 500 kilomètres ; j'ai vu ce cher Père prendre des notes en chemin, il pourra envoyer à son oncle de Paris un rapport intéressant. J'ai seulement à dire qu'au fort Nelson les protestants comme les catholiques demandèrent de leur laisser le nouveau missionnaire jusqu'aux glaces. Une lettre me fut remise; elle venait du lac Fendu, en aval du fleuve Nelson, le dernier poste fréquenté par les Indiens les plus éloignés du vicariat, à l'est. Dans cette lettre indienne, écrite en caractères syllabiques, les Indiens de la mer émigrés dans l'intérieur des terres pour y trouver un pays de chasse et de fourrures, et tous protestants, me demandaient d'aller les voir, leur faire connaître la religion catholique et baptiser leurs enfants. Nous voyons là l'effet de l'oraison *de mandato* que notre premier pasteur a prescrite depuis longtemps à tous ses prêtres pour la propagation de la foi.

La grâce de Dieu travaille ces pauvres Indiens enrôlés jadis dans la secte de Wesley. Sans encore avoir vu ni entendu le prêtre catholique, ils le demandent, et ils n'ont vu de leur vie que quelques rares catholiques qui du fort Nelson passent au lac Fendu en voyage. Quel serre-cœur de ne pouvoir aller tout de suite à leur secours !

Mais le P. SIMONIN ne parle pas encore le cris ; impossible aussi de laisser nos néophytes du fort Nelson assemblés pour nous voir et il ne faut non plus abandonner trop longtemps notre Mission du lac Pélican ; nos premiers soins aux *domesticos fidei*, au moins pour le moment. Mais la grâce travaillait aussi les protestants du fort Nelson, le ministre s'aperçut que plusieurs de ses ouailles ne venaient pas au temple ; anxieux, il demande les absents ; ne les voyant pas arriver, il envoie ses catéchistes les trouver auprès de la Mission catholique.

Il y a de grands parlements, des discussions. Les hommes de l'erreur mettent en avant toutes sortes de prétextes pour arrêter la conversion de leurs compatriotes. On leur dit : « Si vous vous faites catholiques, la Compagnie ne vous regardera plus ; le commis ne vous donnera pas à crédit et ne vous fera plus travailler pour gagner. » William X... répond à son cousin : « Montre-moi, dans notre religion, où se trouvent la confession et la rémission des péchés ; montre-moi l'extrême-onction, nous voyons tout cela dans le Nouveau Testament. L'Église catholique le pratique, nous en sommes privés, je me fais catholique. » J'allai au fort de la Compagnie avec des témoins pour entendre le commis sur les intentions que lui prêtaient ses coreligionnaires protestants.

Cet Écossais, qui est un homme poli, juste et sincère, répondit : « J'aime autant les catholiques que les protestants, je ne fais pas attention à quelle religion ils appartiennent, il me suffit qu'ils soient honnêtes ; et je veux ajouter que je suis très satisfait des catholiques parmi lesquels je trouve mes meilleurs chasseurs. » Au retour, au milieu de nos gens, mes hommes répétèrent les paroles du commis. Les pauvres catéchistes du ministre n'en furent pas fiers, néanmoins le démon retenait encore les âmes. Je devais partir le lendemain ; le soir, au

sermon sur le danger de retarder sa conversion, les larmes coulèrent et, après les larmes, le plein consentement ne se fit pas attendre. Nous reçûmes quatre protestants dans le giron de la sainte Eglise. Je laissai là le P. SIMONIN pour habituer nos nouveaux catholiques à nos saintes pratiques et je fis dire aux Indiens de la mer que j'irai les voir le plus tôt possible.

Je viens d'apprendre que le commis du fort Nelson a eu la bonté de prêter ses hommes et sa barque, pour charrier le bois de charpente ; il a présidé lui-même, et travaillé aussi, à l'érection du clocher. Le jeune P. SIMONIN, demeuré seul après le départ des sauvages catholiques, a profité d'une bonne occasion pour monter à Pakitawagan, où il va rester jusqu'à Noël pour se familiariser avec la langue et passer les fêtes avec les Indiens du pays. A mon retour du fort Nelson, nous vîmes souvent des indigènes chacun dans leurs pays respectifs. Ils se firent un plaisir de nous offrir des fruits sauvages, des canards, de la viande, etc., mais il me fut impossible de camper chaque fois avec eux comme ils l'auraient voulu.

J'avais hâte d'aller me reposer à ma Mission. Depuis quatre mois j'étais continuellement en voyage sur l'eau. Au lac Pélican, je reçus la visite du ministre mon grand ami qui vient voir régulièrement les quelques protestants de l'endroit; cet homme lit beaucoup et il est convaincu de la vérité de la religion catholique. Son évêque passa aussi, mais à peu près inaperçu ; il trouva les anglicans bien peu nombreux et n'osa pas refuser un demi-sac de farine que ses coreligionnaires lui demandèrent pour manger en son honneur.

Le missionnaire catholique, en sa résidence au lac Pélican, passe l'automne à catéchiser les enfants, à recevoir les Indiens qui viennent faire leurs dévotions

avant de partir pour leurs quartiers d'hiver, à recueillir les pommes de terre et les choux de son jardin. Ensuite nos pêcheurs suspendent des milliers de poissons à chiens et quelques centaines pour la table. Enfin nous devons remercier le bon Dieu des grâces qu'il a répandues sur notre population, cet été surtout; par le ministère de notre premier pasteur et de ses prêtres; il y a eu 30 baptêmes et 5 abjurations.

Votre très humble frère en N.-S. et M. I.

E. Bonnald, o. m. i.

P. S. — Parmi les motifs qui nous font remercier la divine Providence, j'ai oublié de dire que cet été Mgr Pascal et votre serviteur ont échappé à une mort certaine : l'évêque, au retour de ses visites pastorales en passant au lac Pélican, un coup de vent subit faillit faire chavirer le canot qui allait en ce moment à la voile; le missionnaire, au retour du fort Nelson, lancé à pleine voile sur un lac, échappa aussi à un naufrage certain, puisque son canot craqua subitement au large, sur un écueil inconnu, et, chose étrange, n'eut aucune avarie, quoique menaçant de se casser en deux. Si la mince écorce eût été brisée, il n'y aurait eu de chance de salut que pour les bons nageurs. On manqua sans doute de quelques lignes les aspérités du rocher, qui auraient infailliblement crever notre nacelle; on glissa seulement, mais assez fortement, sur la partie lisse de l'écueil.

E. B.
